

LES DEUX PARTS

*Nous nous croyons loin, dans la voie
Que Dieu nous a tracée un jour,
En l'embaumant d'un peu d'amour,
En l'éclairant d'un peu de joie.*

*Mais un démon impose en nous
Son implacable et lourde haine ;
Notre colère reste vaine
Ou faible, devant son courroux.*

*Et cette lutte stérilise
Notre ardent effort vers le bien,
Nous voudrions fuir ce lien
Si pesant qu'il nous brutalise.*

*Si notre esprit aspire aux cieux,
Notre pied nous tient à la terre ;
Sujets d'un éternel mystère,
Nous sommes toujours anxieux.*

*Le mal sans cesse vient détruire
Notre humble idéal entrevu ;
Nous sommes pris au dépourvu
Par sa main qui cherche à séduire.*

*Et nous passons—que la pitié
Excuse notre âme asservie !—
La grande moitié de la vie
A corriger l'autre moitié.*

Abel Letalle

LA FOLLE AUX FLEURS

Ne jouez pas avec le cœur d'une femme ! C'est un joyau trop précieux. Quand vous l'avez élevé jusqu'aux hauteurs du rêve, quand vous lui avez donné l'illusion de l'amour, ah ! de grâce, ne le jetez pas dans les abîmes de la réalité, il se briserait... Oh ! alors, fuyez loin du gouffre, où agonise le cœur que vous avez tué ; prenez garde, les fragments ensanglantés pourraient faire jaillir sur vous, leurs traces indélébiles !... Ne jouez pas avec le cœur d'une femme ! C'est une fleur trop délicate. Quand tour à tour, vous lui avez donné le rayon de soleil, la goutte de rosée, ah ! de grâce, ne la laissez point seule dans les ténèbres de l'oubli, elle s'effeuillerait... oh ! alors, fuyez loin du chemin, où pâlit et meurt le cœur que vous avez tué ; prenez garde, les pétales mourants pourraient jeter en votre âme, l'amer parfum du remords et du regret !...

I

On est aux premiers jours de juin. C'est l'heure mélancolique du soir : là-bas, à l'horizon, le soleil va s'endormir et en fermant sa paupière, ses longs cils d'or accrochent et déchirent des nuages de dentelle rose. Les fleurs courbant leur tête, attachent aux ailes de la brise des frissons embaumés, et dans l'air qui passe, les oiseaux font voltiger l'écho de leur douce ritournelle. A la "Villa des Fauvettes," dans les allées du verger, Gisèle marche à pas lents.

Ses grands yeux noirs sont voilés de tristesse, et de ses longs cils joyeux s'échappent des larmes qui coulent en perles blanches sur ses joues d'ivoire. Sous un rayon de soleil couchant, l'on dirait la corolle d'un lys, où brillent en larmes de cristal les pleurs de l'aurore.

A vingt ans, est-ce que l'on pleure, est-ce que l'on souffre ?... N'est-ce pas plutôt l'âge du sourire et de l'espoir, n'est-ce pas la saison des fleurs, le temps des roses ? A soixante ans, on peut souffrir, et à cet âge, l'on accueille la douleur comme une vieille amie qui nous attend au détour du chemin pour nous conduire au tombeau !

Mais un cœur de vingt ans, brisé, broyé sous l'amertume et les larmes, ah ! c'est horrible !... C'est la fleur, épanouie aux premiers feux de l'aurore, embellie des diamants de la rosée, bercée par les suaves mélodies de la brise printanière, et tout à coup, arrachée de sa tige, avant d'avoir vu dans le ciel d'azur le

soleil du midi, effeuillée avant d'avoir semé dans l'air les douces plaintes de sa corolle embaumée, brisée, en un seul instant, par la cruauté du sort, avant que l'harmonieuse mélancolie des chants du soir vienne la bercer et l'endormir d'un éternel sommeil !

Gisèle avait aimé. Dans la féerie et l'enchantement d'un rêve, elle avait vu passer la douce vision du bonheur, son cœur s'était ouvert à l'amour, à l'espérance, et comme toutes les âmes pleines de délicatesse et de douceur, elle avait aimé sincèrement, ardemment, ce Fernand de Vilna qui aujourd'hui devait la trahir et la tromper. Il y a une heure à peine, Gisèle apprenait le coup terrible qui la frappe, et maintenant, elle est là, forte devant le combat, attendant celui qui brise son âme, vole son bonheur et tue pour jamais son avenir.

Depuis quinze jours, Fernand s'était fait plus rare à la "Villa des Fauvettes," mais Gisèle avait pardonné bien vite ses absences répétées, et... ce soir... dans une heure, à la chapelle privée de la grande Basilique, Fernand doit épouser une riche héritière allemande. Pour réparer de malheureuses transactions, il trahit lâchement la pauvre Gisèle, et pour quelques lingots d'or, il vend son bonheur. Ah ! fortune cruelle, pour une joie passagère, tu demandes tout un cœur !...

Là-bas, sous les pommiers en fleurs, Fernand s'avance, et avec le sang-froid d'un traître qui va poignarder sa victime, il salue amicalement Gisèle, son amie.

Ah ! Tu peux regarder dans ses grands yeux noirs, tu n'y verras point la trace d'un soupçon ; mais tu y liras l'amour d'hier, la tendresse d'aujourd'hui, voilant la douleur et le regret.

Parce qu'une femme ne pleure point devant vous, ô hommes, parce que vous ne savez rien voir dans le sourire de sa lèvre vermeille, est-ce à dire que son cœur ne pleure pas, lui ?... parce que vous ne savez rien entendre dans les notes argentines de son rire cristallin, est-ce à dire qu'au fond d'elle-même, elle n'étouffe point les sanglots et les larmes, et parce qu'immolée à la fantaisie de votre égoïsme, elle vous pardonne et vous aime, est-ce à dire que son cœur ne ressent point sa blessure ?...

Fernand de Vilna voyant Gisèle ardente, affectueuse comme hier, se croit encore en possession de son secret ; avant de partir il dit :

—Gisèle, il me faut faire un long voyage.

—N'essayez point de me garder, il m'en coûte tant de fuir ! Je reviendrai... un jour...

—Oh ! Gisèle, je vous ai tant aimée !

Et, déposant dans les mains glacées de sa jeune amie, une gerbe de fleurs, il ajoute :

—Gardez-les comme mon dernier adieu ; elles se faneront plus vite que votre souvenir !...

Gisèle n'a rien dit, Fernand est déjà loin, très loin !... Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !

S'être donnée tout entière à l'amour, avoir joui et pleuré par l'amour, puis, peu à peu, voir l'être aimé de jadis s'éloigner doucement, sentir que son absence ouvre en notre cœur une fine meurtrissure qui tous les jours s'agrandit ; avec le dernier sourire de l'amour, regarder s'envoler les illusions et les rêves, oh ! comme c'est triste, et pourtant alors, la souffrance a tracé pas à pas, son sillon dans notre âme.

Mais avoir aimé sans désillusion, sans amertume, et, tout à coup, en une heure, en un instant, voir s'effondrer tout l'édifice de notre amour, sans que du fond des ruines, notre cœur enseveli pousse un cri, jette une plainte... en une heure, en un instant, voir le naufrage de notre amour, sans que du fond de l'âme, il se soulève aucune vague pour témoigner du désespoir de notre cœur !... ah ! alors c'est la souffrance inexorable, la balle meurtrière qui nous poursuit tous dans la grande bataille de la vie, nous atteint un jour, détruit notre bonheur, et nous laisse bien seul avec nos regrets et nos larmes.

Le soleil a jeté sa dernière lueur. A l'horizon, la dentelle rose des nuages étale ses mailles fines sur l'azur du firmament, et dans la douce teinte d'un mauve tendre, l'on dirait des violettes, aux pétales

effacés et pâlis sous les derniers feux du jour. Aux clartés transparentes du crépuscule, la nature s'endort. A la "Villa des Fauvettes," Gisèle toujours immobile, regarde au loin, là où Fernand vient de disparaître.

Tout à coup, l'air vibre sous les notes argentines des cloches. Gisèle semble sortir d'une longue léthargie ; des paroles entrecoupées sortent de ses lèvres : —Oh ! Oui, sonnez carillon de l'hymen ! Redites bien haut le bonheur de Fernand, et puis tinez le glas de mon cœur défunt !

Mais vous riez ! C'est moi qui épouse Fernand ! Ces fleurs qu'ils m'ont données, ce sont des fleurs d'orange... Comme je suis heureuse !... Cette femme qui pleure là-bas, c'est elle, l'héritière allemande, délaissée, méconnue !...

Gisèle est pâle comme la mort ; ses yeux noirs semblent dilatés et s'entourent d'un cercle bleuâtre, ses lèvres livides baisent la gerbe de fleurs...

La cloche ne tinte plus. Au firmament, les étoiles brillent dans l'azur, comme des sourires d'ange. A la "Villa des Fauvettes," sous les pommiers en fleurs, dans l'herbe du verger, Gisèle repose inerte, glacée ; dans ses mains pâlies, les roses semblent des fleurs de tombeau. Et dans le silence de la nuit, comme des larmes blanches, tombent les corolles embaumées des branches fleuries ! Ah ! Plaignez les douleurs muettes ; elles poignent et tuent le cœur !

II

Trois ans se sont passés. A la Villa, les Fauvettes ne chantent plus... dans les allées du verger, l'herbe a poussé ses feuilles fines ; nul n'y vient plus maintenant.

On est aux jours d'octobre. A sa fenêtre, Harold Verny regarde les feuilles arrachées par le vent d'automne, emportées sur ses ailes, et dispersées au loin. Il songe le vieil artiste : Ah ! oui, comme c'est la l'image de ma vie ; toutes mes années, parties sur les ailes du temps, enfouies dans les abîmes du passé, disparues comme ces feuilles d'automne, sans souvenir et sans adieu ! Mais toi, année qui s'achève, tu ne disparaîtras point, sans laisser ton empreinte à mon cœur, ah ! puissé-je te voir fuir, sans remords et sans regret !

Lentement, le vieil artiste se dirige vers un tableau encore inachevé. Il l'enveloppe d'un regard plein de tendresse et de souffrance ! C'est le portrait d'une femme... Quel tableau étrange ! Les cheveux, les yeux, les vêtements sont noirs. L'œil est d'une fixité qui frappe d'abord, et puis, attire par une indicible mélancolie. Les cheveux, dans un superbe négligé, encadrent la figure pâlie, de leurs ondulations soyeuses ; les traits sont d'une beauté parfaite, pleins d'un charme qui fascine et captive. Les mains longues et fines, tiennent une gerbe de roses blanches, qui mêlent l'harmonieux contraste de leurs pétales immaculés aux plis de la robe noire.

Harold Verny soupire doucement : "Pauvre folle aux fleurs !"

C'est ainsi que depuis trois ans, on appelle cette femme, c'est ainsi qu'on nomme la malheureuse Gisèle. Tout le monde l'aime, la pauvre folle : elle est si douce, si bonne, et comme on pleure, quand on l'entend dire doucement :

—Ah ! Ne volez pas mes fleurs : ce sont des fleurs d'orange ! Comme je suis heureuse !... Il va revenir un jour... Il m'aime tant !

Harold Verny, endurci par toutes les souffrances d'une vie d'artiste, avait pleuré, lui aussi, en face de cette douleur immense, dans la tristesse et les larmes s'était épanouie la fleur si douce de l'amitié, et aujourd'hui, l'amour et la tendresse de sa vieille âme, grande et noble, protègent la pauvre folle aux fleurs.

Devant l'image de Gisèle, l'artiste, lentement, s'est prosterné, et à genoux en face du tableau, il semble rêver au bonheur. Il garde encore l'espoir qu'un jour la folle aux fleurs redeviendra Gisèle d'autrefois. Un bruit de pas se fait entendre, la porte de l'atelier s'ouvre, une femme, en vêtements de deuil, un long châle noir drapé sur les cheveux, entre et salue Harold Verny. C'est Gisèle, elle soupire :